

INTRODUCTION (1)

Des Canadiens de l'ouest, y en a-t-il jamais eu ? Le Français d'Amérique ne s'est-il pas cantonné dans l'est, et l'immense région qui s'étend du lac Supérieur à l'océan Pacifique n'est-elle pas l'apanage exclusif de la race anglaise ? Ces superbes plaines où chaque été Cérès étale maintenant ses dons de choix auraient-elles donc connu l'audace des petits-fils de la Gaule ?

Le présent ouvrage est la réponse à ces questions. Il démontrera sans ambages que, bien que la race anglo-saxonne affecte aujourd'hui les airs d'une maîtresse au Nord-Ouest et que les innombrables étrangers qu'on y a transplantés ignorent jusqu'aux premiers éléments du rôle joué par les enfants de la belle France dans ces immenses contrées, ses découvreurs et ses pionniers étaient des Canadiens-français ; ses hordes sauvages furent réconciliées avec notre civilisation par des Canadiens-français, et des apôtres de la Croix venus du Saint-Laurent y précédèrent les ministres de n'importe quel autre culte.

(1) Comme la présente introduction contient un grand nombre de faits et de dates historiques, avec d'autres renseignements, qui ne peuvent se répéter à chaque article, il est de la plus haute importance que le lecteur en prenne connaissance avant de consulter le dictionnaire.

Traiteurs et trappeurs, coureurs de bois et explorateurs y étaient à l'origine, et demeurèrent longtemps, presque tous de notre nationalité. Durant de longues années, qui disait blanc disait Canadien-français au Nord-Ouest. L'Anglais et l'Écossais s'y trouvaient parfois; mais ils y étaient plutôt étrangers, et la langue de Shakespeare devait, même sur leurs lèvres, faire place à celle de Corneille et de Bossuet.

Ce sont ces faits incontestables que j'ai voulu consacrer implicitement par les pages qui suivent. Si la disposition de sa matière me force à donner à mon volume le nom de dictionnaire, son sujet n'en est pas moins celui d'une histoire. Dictionnaire par la forme, il est au fond l'histoire des Canadiens de l'ouest. Mon but a été d'y faire ressortir l'action de l'élément français dans ces vastes régions et, par corrélation, y affirmer les droits qui lui sont acquis, en groupant les faits et gestes, ou même simplement les noms de ceux qui furent pour quelque chose dans l'établissement des intérêts canadiens au Nord-Ouest.

Tous ne sont pas des héros, bien s'en faut. Mais de même que l'artiste romain se sert des moindres petites pierres pour composer sur la muraille le tableau qu'il copie ou que son imagination enfante, ainsi ai-je voulu montrer, même par d'assez humbles représentants du Canada-français, que certains de ses fils s'étaient à telle et telle époque établis dans telle et telle localité, composant par l'ensemble de mes éléments historiques un tout complet, une

espèce de mosaïque montrant le rôle que nos compatriotes jouèrent dans les destinées de l'Amérique du Nord.

Et puis, après que des générations se sont pâchées d'admiration à la vue de la hardiesse et des travaux des explorateurs de langue anglaise, n'est-il pas temps d'accorder leur juste part de publicité à ces humbles mais dévoués compagnons, guides ou interprètes, sans lesquels ils n'auraient rien pu faire ? Pourquoi ceux qui ont été à la peine n'ont-ils jusqu'ici jamais été à l'honneur ? Les exploits des Mackenzie et des Franklin leur ont assuré l'immortalité : qui a même jamais entendu mentionner les noms de ceux des nôtres qui partagèrent leurs dangers et par leur dévouement rendirent leur succès, ou du moins leur gloire, possible ?

Loin de moi l'intention d'amoindrir même indirectement le prestige d'aucun de ces explorateurs. Le malheureux sort de Franklin, par exemple, non moins que son indomptable énergie et son insaisissable persévérance, lui ont valu les sympathies du monde entier. Mais puisque nous parlons Canada, ces fidèles auxiliaires qui, lors de sa première expédition, moururent l'un après l'autre de faim et de misère le long du grand steppe boréal n'ont-ils pas eux aussi droit à notre admiration ? Ils n'étaient point mus par le désir de s'attirer les applaudissements du monde : le simple sentiment du devoir les guidait. Raison de plus pour leur accorder aujourd'hui le tribut de notre sympathie.

Ceux qui sont au courant de la littérature con-

temporaire et savent lire entre les lignes ne peuvent ignorer que le traitement dont on les gratifia à l'heure de la détresse générale ne dut pas être des plus généreux, puisque eux qui étaient pour la plupart de constitution robuste et par ailleurs aguerris aux misères du grand nord, durent semer leurs os le long des déserts arctiques, tandis que leurs maîtres, gens de bonne famille et partant peu faits aux privations de la vie du coureur de bois, survécurent aux angoisses de 1821 (1). Et pourtant qui a jamais célébré ces humbles héros ou même simplement relevé leurs noms ? Le lecteur trouvera dans mon dictionnaire le récit succinct de leurs principaux travaux et de leurs derniers jours dans ces régions inhospitalières où John Franklin les avait conduits.

Mais ils sont loin d'être les seuls héros ignorés

(1) Un traiteur de la Cie du N.-O. qui se trouvait sur les lieux dit, en parlant d'une autre exploration projetée en 1823 : « J'espère et désire qu'elle ne soit pas exposée aux mêmes difficultés et misères qui furent si fatales à l'Expédition Arctique [de Franklin] dont le retour fut attristé par la perte de onze vies, tandis que les officiers qui leur survivent ont laissé parmi les traiteurs et les natifs du pays des souvenirs qui ne sont pas tout à fait à leur honneur. Mais, étant donné la distance du théâtre de leurs actions, il est douteux qu'un rapport authentique de leurs opérations soit jamais soumis aux lecteurs d'Angleterre. Il est à supposer que, les journaux de l'expédition devant être publiés par eux mêmes, ces officiers prendront soin de n'y pas exposer leurs propres erreurs et leur manque de conduite. De fait, l'un d'eux fut assez candide pour admettre en ma présence qu'il y avait des circonstances qui ne devaient pas être connues [italiques de M. Wentzell, le traiteur en question] ; cependant on dit que « les pierres parlent quelquefois ». (*Les Bourgeois de la Cie du N.-O.*, vol. I, pp. 145-46).

que mon petit ouvrage voudrait élever sur le piédestal qui leur convient. A l'exception de l'expédition de Samuel Hearne (1769-72), qui partit d'un point exclusivement anglais, les Canadiens et leurs descendants, les métis français, furent de toutes les explorations *overland*. Voyons plutôt.

En 1789, Alexandre Mackenzie descendit jusqu'à l'océan Glacial le noble fleuve qui porte aujourd'hui son nom. Il était accompagné de Canadiens. Trois ans plus tard, le même voyageur traversait les montagnes Rocheuses et, bravant des périls sans nom, il se rendait aux rives de l'océan Pacifique. Son succès fut encore dû à des Canadiens-français.

De même, lorsque les capitaines américains Lewis et Clarke remontèrent le Missouri et se rendirent à la Colombie en 1804-06, leur interprète était un Canadien.

Le premier fort de traite établi à l'ouest des montagnes Rocheuses et au nord de ce qui est aujourd'hui la frontière américaine date de 1805. Il fut fondé par des représentants de la Compagnie du Nord-Ouest, et ce fut un Canadien qui en eut, au moins provisoirement, le premier la direction, avec deux compatriotes pour le seconder. Puis, lorsqu'en 1808 Simon Fraser entreprit l'exploration du fougueux cours d'eau qui depuis porte son nom, entreprise dont les périls incroyables font frissonner de peur, il avait des Canadiens pour canotiers, et l'un de ses lieutenants, dont il donna le nom à une rivière importante, était encore un Canadien.

Deux ou trois ans plus tard (1810-11), un financier de New-York, John-Jacob Astor, envoyait sur les traces des capitaines Lewis et Clark, ainsi que par un voilier devenu tristement célèbre (V. BRUSLÉ dans le dictionnaire), une double expédition destinée à établir des postes de traite dans ce qu'on appela bientôt après l'Orégon. Au lieu de prendre pour guides, interprètes et bateliers des Américains ou même des Louisianais, il envoya chercher à grands frais des « voyageurs » canadiens jusqu'à Montréal pour assurer la réussite de son projet. Pareille aventure était réputée trop dangereuse et d'exécution trop difficile pour d'autres que des Canadiens.

Vient maintenant la première tournée d'exploration conduite par l'intrépide Franklin (1820-22), laquelle eut une issue si fatale pour les Canadiens qui en faisaient partie. En 1825-27, sir John revient à la charge, toujours accompagné de Canadiens.

L'année suivante (1828), sir George Simpson, depuis quelque temps gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, voulut en visiter tous les postes et se familiariser avec son nombreux personnel. A cet effet il entreprit un voyage à travers le continent américain qui est resté célèbre par la promptitude avec laquelle il fut exécuté. Sans les Canadiens et les métis français qui le servaient, il n'eut jamais pu faire preuve de tant de célérité.

Même lorsqu'un noble étranger, le prince Maximilien de Wied-Neuwied, quitta l'Autriche pour jouir, en 1832-34, du grand air des prairies américaines, tout en explorant le cours du Missouri

supérieur, il ne put guère se procurer cette jouissance qu'avec l'aide de Canadiens, dont il eut une trentaine à son service. Il constate dans son ouvrage, *Voyage dans l'Intérieur de l'Amérique britannique du Nord*, que, même en-dehors du Canada, « les employés de la Compagnie des pelleteries sont pour la plupart des Canadiens-français ou des descendants de colons français établis sur les bords du Mississipi et du Missouri ». Il ajoute que ces gens « sont fort à préférer pour ce service aux Anglo-Américains, qui ne se soumettent pas avec autant de gaieté et d'obéissance à tous ces travaux ⁽¹⁾. »

Pour en revenir à notre historique des grandes explorations et des principaux voyages dans le nord américain, nous avons en 1833-35 la tournée du capitaine George Back et du docteur Richard King à la recherche de sir John Ross qui, parti d'Angleterre en 1829 pour explorer les mers polaires, n'avait pas encore donné de ses nouvelles et dont le public anglais se préoccupait à bon droit. Les deux voyageurs relevèrent le tracé de la rivière aux Baleines ⁽²⁾, toujours avec des Canadiens et des métis français pour guides et interprètes, dont ils virent mourir neuf de faim et de misère ⁽³⁾.

(1) *Op. cit.*, vol. I, p. 262.

(2) Le vrai nom de la rivière aux Gros-Poissons des cartes et des explorateurs eux-mêmes, qui ne se rendirent pas compte du fait que les Indiens désignaient par cette expression les cétacés de la mer arctique qui fréquentent son estuaire.

(3) Cf. Petitot, *Autour du Grand Lac des Esclaves*, p. 83, Paris, 1891.

En 1836-39, Thomas Simpson, malgré son aversion pour notre race, fut accompagné de Canadiens pendant son voyage aux côtes arctiques. Il les trouva « d'une ignorance déplorable (1) » ; mais il ne dit nulle part que cette ignorance rendit leurs services moins précieux.

Deux ans après (1841), sir George Simpson reprit la route du Pacifique en partant de Montréal. Il poussa même cette fois jusqu'en Alaska, et de là en Sibérie. Pendant sa traversée du continent américain et tant qu'il vogua sur les eaux du Pacifique, il fut suivi de ses fidèles Canadiens.

En 1845, sir John Franklin entreprit son fatal voyage de découverte par les mers arctiques. Comme depuis longtemps il ne donnait point signe de vie, le D^r John Richardson, qui avait déjà fait l'expérience de pareilles aventures, fut choisi pour aller à sa recherche. Il fit en 1848 une grande tournée dans ce sens, au cours de laquelle les voyageurs canadiens et métis l'aidèrent considérablement.

Pendant ce temps, et toujours dans le même but, un navire sous le commandement d'un capitaine Moore était envoyé à la mer de Behring. Deux de ses officiers, MM. Pullen et Hooper, en furent détachés pour remonter le Mackenzie et explorer l'intérieur du pays (1848-49). Ce fut encore un Canadien qui les pilota au travers du dédale d'îles qui forment le delta de ce fleuve.

(1) *Narrative of the Discoveries on the North Coast of America*, p. 220. Londres, 1843.

Si nous tournons maintenant nos regards vers le sud, nous y verrons en 1842 un général français-américain explorer les montagnes Rocheuses et les contrées avoisinantes, toujours en compagnie de Canadiens. Puis quand, les deux années suivantes, le même voyageur (J.-C. Frémont) atteignit l'Orégon, en quête d'aventures aussi bien que de découvertes, il eut encore des Canadiens à son service.

Retournant au territoire britannique, nous trouvons en 1857-58 S.-J. Dawson explorant le pays situé entre le lac Supérieur et la rivière Rouge. Bien qu'envoyé par le gouvernement d'Ontario, il a un Canadien-français comme chef de son commissariat.

En 1862, lord Milton et le D^r Cheadle traversent le continent par les grandes prairies du Nord-Ouest. Partout des gens de notre race, en tout ou en partie, leur servent d'interprètes et d'auxiliaires, et sans un métis franco-assiniboine ils n'auraient certainement jamais vu les rives du Pacifique.

Même lorsque, peu après, l'Américain Cyrus Field voulut mettre à exécution son projet de relier le nouveau Monde à l'ancien, au moyen d'un fil télégraphique, un Canadien-français fit partie de l'expédition qui, en 1865-66, explora dans ce but les cours d'eau et les tundras de l'Alaska.

Mais c'est surtout dans ses rapports avec les races indigènes de l'Amérique que le Canadien s'est rendu célèbre. Au lieu d'affecter pour l'Indien cette morgue et ce superbe dédain dont l'Anglo-Saxon se départit rarement à son égard, le premier

préféra s'abaisser jusqu'à lui pour le relever. Il le fit même participer à la formation de sa famille, et admit la mère de ses enfants à tous les droits de l'épouse légitime. D'où ses succès comme commerçant en fourrures. D'où aussi cette nombreuse descendance métisse qui, fière de son origine, a tant fait pour la cause de ses pères, en même temps qu'elle a si merveilleusement facilité l'évangélisation de ses ancêtres maternels.

Le traiteur libre, c'est-à-dire celui qui faisait le commerce des pelleteries à son propre compte, sans être précisément une anomalie dans l'ouest, n'en était pas moins assez rare. Dans tous les cas, il faisait très généralement son apprentissage du métier au service d'une des grandes compagnies qui se disputèrent longtemps la suprématie commerciale dans ces régions si éloignées de tout centre de civilisation.

La plus ancienne comme la plus puissante, était la Compagnie de la Baie d'Hudson. Etablie par charte royale en date du 2 mai 1670, elle dut pourtant limiter pendant des années la sphère de ses opérations aux plages désolées de l'immense baie à laquelle elle avait emprunté son nom. Composée à l'origine et longtemps après d'Anglais, ses membres n'osaient s'aventurer chez les Indiens de l'intérieur, et avaient du reste à se défendre chez eux de l'audace des Français.

En tant que corporation anglaise, elle fut l'adversaire naturel des traiteurs canadiens-français, de la Vérendrye et ses successeurs dans l'ouest, puis de la

Compagnie du Nord-Ouest quand, peu après la cession du Canada à l'Angleterre, les principaux marchands de Montréal qui s'adonnaient à la traite des fourrures — des Écossais pour la plupart — se groupèrent (1783), avec leurs agents chez les sauvages, en vue de lui faire face avec plus de succès.

Aussitôt après, deux de ses « bourgeois hivernants », comme on appelait alors ces agents, mécontents du sort qui leur était fait dans l'organisation de la société, fondèrent, de commun avec certains capitalistes de l'est, une association rivale dont le fameux explorateur Alex. Mackenzie devint un des principaux directeurs. Cet élément de compétition n'eut pourtant pas la vie longue. Mais en 1802 une seconde scission, suscitée par le même esprit remuant, eut pour résultat une corporation connue généralement sous le nom de C^{ie} X Y, qui fit une guerre à outrance à l'organisation première. Cette rivalité effrénée donna lieu à des excès qui rendirent, le 5 novembre 1804, une réconciliation nécessaire.

Cet amalgame laissait désormais la C^{ie} du N.-O. seule en face de la puissante, mais moins active, C^{ie} de la Baie d'Hudson. Quelle que fut la nationalité de ses directeurs, la première était exclusivement servie par des Canadiens-français, et cette circonstance lui assura en peu de temps une prédominance incontestée dans l'ouest. On l'appelait la compagnie française, par opposition à celle de la Baie d'Hudson qui passait pour la compagnie anglaise, et même les Écossais en charge de ses forts

devaient savoir le français pour se tirer d'affaire avec son nombreux personnel. Cette circonstance pourrait, indépendamment de l'amour du lucre qui animait également les deux associations, expliquer l'incroyable amertume de la guerre qu'elles se firent jusqu'à leur coalition finale.

Au sud de la frontière internationale, différents corps commerciaux, servis eux aussi — du moins partiellement — par des Canadiens, briguèrent simultanément ou l'un après l'autre les faveurs des chasseurs indiens. Un des premiers au point de vue chronologique et comme importance fut la C^{ie} de Fourrures du Missouri, fondée en 1808 par Manuel Lisa et d'autres négociants de Saint-Louis.

La même année fut organisée (le 13 avril) la grande C^{ie} Américaine des Fourrures qui, au début, n'était guère qu'un prête-nom représentant des intérêts commerciaux assez peu homogènes. John-Jacob Astor, de New-York, en fut le fondateur. Le 23 juin 1810, le même financier établit un corps commercial non plus fictif mais très réel, la C^{ie} du Pacifique, dont le premier soin fut d'envoyer une grande troupe d'hommes s'emparer de la traite de l'extrême nord-ouest américain déjà visité par Lewis et par Clarke, mais non encore annexé aux États-Unis. Deux ans plus tard, cette association dut pourtant se défaire de ses propriétés, tant meubles qu'immeubles, sur la Colombie, pour éviter de les voir confisquées par les vaisseaux de guerre anglais (1813).

La C^{ie} du N.-O. bénéficia de cette transaction.

Mais en 1816, à l'instigation du fondateur de la C^{ie} du Pacifique, le Congrès des États-Unis ayant défendu le commerce des pelleteries aux étrangers, la C^{ie} du N.-O., tout en restant dans l'extrême ouest qui n'était pas encore admis sans conteste comme partie intégrale de leur Union, dut se désister à l'est des montagnes Rocheuses en faveur de la nouvelle C^{ie} Américaine des Fourrures.

Le redoublement d'activité qui en résulta au nord de la ligne internationale donna lieu, cette même année 1816, au conflit sanglant avec la C^{ie} de la Baie d'Hudson décrit au cours de nos articles M. BOURASSA, F.-F. BOUCHER, LAVIGNE, etc. Cette rivalité par trop aiguë ne pouvant durer, les deux corporations se fusionnèrent le 26 mars 1821, formant par leur amalgame une association qui, sous la raison sociale de Compagnie de la Baie d'Hudson, eut dès lors le monopole incontesté du commerce des pelleteries dans tout le territoire britannique.

On comprend que la vie de ces traiteurs au sein des peuples barbares du continent américain ne pouvait être sans aventures, et partant sans dangers. Raison de plus, ce me semble, pour la mettre en relief par les épisodes d'une authenticité absolue qui la caractérisent. Cette circonstance prêterait peut-être à mon livre, en dépit de son titre, un intérêt que n'aurait pas un simple dictionnaire biographique d'hommes plus ou moins illustres.

Je tiens à le dire, et j'aimerais qu'on ne l'oublie point : je ne pense pas qu'il existe au monde une autre nation en état de fournir la matière d'un

ouvrage semblable à celui-ci. Qu'on prenne, par exemple, l'article Joseph LAROCQUE : quels dangers ne suppose pas le peu que les limites dans lesquelles j'ai dû me restreindre m'ont permis d'en dire ! D'un autre côté, quelle intrépidité et quelle merveilleuse activité au milieu des privations de toutes sortes qui furent le partage de ce traiteur typique !

Et puis nous avons le rôle si important dans l'histoire de l'ouest canadien joué par nos frères les métis et les français. Où trouverons-nous ailleurs la matière d'articles comme ceux que j'ai pu consacrer à Louis Riel, Gabriel Dumont, Ambroise-D. Lépine, André Nault, Pierre Parenteau et tant d'autres ? Mon dictionnaire non seulement redira leurs exploits, mais dans beaucoup de cas il prêtera ses pages à la publication de détails qui sont demeurés jusqu'ici parfaitement inédits. En sorte que le lecteur n'aura qu'à consulter les articles consacrés à ces personnages désormais historiques pour avoir, par exemple, un exposé complet des insurrections de la Rivière-Rouge en 1869 et de la Saskatchewan en 1885 ⁽¹⁾. Il pourra aussi par là se rendre compte

(1) De même pour une foule d'autres événements plus ou moins importants de l'histoire du Nord-Ouest. J'ai concentré sur le nom de certains individus le récit de faits auxquels ils ne furent mêlés qu'en qualité d'accessoires, quand le principal était de race anglaise. En sorte que mon livre contient, sous une forme alphabétique, l'histoire presque ininterrompue de ces immenses contrées. Par exemple, avant la fusion des compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson, un des plus tristes événements de cette époque troublée dans les grandes

du fait que, sans leur fidélité aux institutions britanniques dans la première circonstance, tout le nord-ouest canadien, y compris naturellement le Manitoba, ferait très probablement aujourd'hui partie des États-Unis. Or, comme le disait récemment un jeune publiciste qui a déjà bien mérité des lettres canadiennes, « le moins que nous puissions faire, en tout cas, c'est de perpétuer le souvenir des hommes qui jouèrent un rôle si gros de conséquences, et ne point permettre qu'on fausse leur histoire (1). »

Pour, en revenir aux traiteurs de fourrures, le lecteur peu au courant du fonctionnement des grandes compagnies commerciales mentionnées plus haut pourra s'étonner de voir que j'aie si souvent pris la peine d'enregistrer les noms de simples commis ou même de guides et d'interprètes. J'ai déjà remarqué que ces individualités, disséminées du lac Supérieur aux rivages du Pacifique, et même assez souvent aux États-Unis, concourent très effectivement à former un tableau, une mosaïque historique proclamant l'influence française en Amérique sur les points les plus divers.

plaines de ce qui est aujourd'hui le Manitoba et territoires avoisinants fut la prise et la captivité suivie de l'évasion, d'un bourgeois du nom de Frobisher. Bien que ce traiteur n'eut pas été de notre race, l'exposé de son malheureux sort n'en est pas moins relevé dans les pages qui suivent, simplement parce que ses compagnons de captivité, A. Turcotte et autres, étaient canadiens. C'est surtout dans ce sens que notre ouvrage est réellement un dictionnaire historique, et non pas simplement biographique.

(1) Omer Héroux, dans la *Vérité* du 23 novembre 1907.

Ensuite il ne faut pas oublier qu'un « commis » dans ces corporations était un personnage infiniment plus important que ne le fait soupçonner aujourd'hui son nom, et que même les guides et les interprètes formaient une classe à part, une espèce d'aristocratie parmi leurs employés. Ils jouissaient de privilèges fort appréciables et, comme par guides on entendait alors surtout les pilotes le long des rivières parsemés de rapides des plus dangereux, ils se faisaient souvent une réputation enviable par leur adresse et leurs connaissances hydrographiques, tandis que l'intelligence, le tact et le savoir-faire d'un interprète pouvaient, dans des circonstances difficiles, être le salut d'un établissement tout entier, ce qui naturellement rendait les services de cette classe d'hommes d'autant plus appréciés et leur position proportionnement honorable.

Quant aux soi-disant commis, ils n'étaient généralement appelés ainsi que parce qu'ils n'étaient pas des « bourgeois » proprement dits, c'est-à-dire des actionnaires ou agents principaux dans la C^{ie} du N-O., ou bien des associés dans les profits de la C^{ie} de la Baie d'Hudson. Pour parler plus strictement, ces derniers étaient, jusqu'en 1872, de deux grades bien distincts. Il y avait les facteurs-en-chef et les traiteurs-en-chef. Les profits annuels de la corporation tout entière étaient divisés en cent parts, dont soixante revenaient aux propriétaires, ou actionnaires proprement dits—des capitalistes de Londres généralement—qui fournissaient les

fonds, tandis que les autres quarante étaient subdivisés en quatre-vingt-cinq dividendes ou parts secondaires, dont deux allaient annuellement aux facteurs-en-chef et une autre aux traiteurs-en-chef. Chacune de ces dernières représentait un actif d'environ trois cent soixante livres sterling, lequel pouvait naturellement varier selon les succès commerciaux de la corporation.

La manière de rétribuer les commis était différente. Ils avaient des gages indépendants des fluctuations du marché de Londres, lesquels, en 1835, variaient entre cinquante et cent livres selon leurs états de services, et pouvaient à l'occasion être plus considérables. Malgré leur nom officiel, ils n'en étaient pas moins, pour la plupart, préposés aux différents postes de la compagnie, excepté les plus importants qui étaient réservés aux bourgeois, quand ceux-ci n'avaient pas la charge d'un district tout entier. On conçoit de quelle influence et de quelle considération pouvaient jouir ces prétendus commis — les « bourgeois » de leurs propres subordonnés — quand ils se trouvaient stationnés à des centaines de lieues de tout centre de civilisation, alors que leur parole faisait loi pour leurs employés aussi bien que parmi les tribus indiennes qui dépendaient d'eux pour leur approvisionnement d'armes, de munitions et de ces nombreux articles du ménage aborigène, tels que haches, couteaux, chaudières, etc.

En outre des explorateurs, voyageurs et traiteurs de fourrures auxquels sont consacrés un si grand nombre des six cent vingt-cinq articles de ce dic-

tionnaire, celui-ci comprend des missionnaires, des hommes d'Eglise, d'Etat ou de loi qui ont bien mérité de la patrie canadienne. Comme beaucoup d'entre eux, et non des moins méritants, n'ont pas encore disparu de la scène de ce monde, j'ai dû, pour me restreindre dans de justes limites, me borner à ceux dont la vie a déjà acquis un cachet plus ou moins historique et négliger les plus récents, quels que soient d'ailleurs leurs titres à la considération du public. L'année 1870 étant un point culminant dans l'histoire de l'ouest canadien, ceux de nos contemporains qui n'y étaient pas encore ou ne s'y sont point rendus alors ne trouveront point place dans les pages qui suivent. En ce qui regarde ceux qui nous ont déjà quittés, l'auteur n'a pas cru devoir s'astreindre à ces réserves. Quelle qu'ait été l'époque de leur arrivée dans l'ouest, une courte notice biographique leur a été consacrée chaque fois que le sujet a paru le mériter.

Tout original qu'il soit, il va sans dire que notre ouvrage tient considérablement de la nature d'une compilation. Bien que, eu égard à la fragilité humaine, je ne prétende pas le présenter comme exempt d'erreurs ⁽¹⁾, je puis certifier que je n'ai rien épargné pour en faire une autorité digne de foi,

(1) Par exemple, sur la foi d'Alex. Begg, la grande autorité sur l'histoire contemporaine de la Rivière-Rouge, j'ai parlé dans le premier tiers du Dictionnaire de la Convention du 25 décembre 1869, laquelle ne se tint en réalité qu'en janvier de l'année suivante. J'aurais aussi pu remarquer que le vrai nom du fondateur de Dawson, le Ladue des Anglais, est Ledoux.

et lui assurer un degré de crédibilité que j'ai cherché en vain dans certains ouvrages de référence publiés au Canada. Dans le but de le rendre digne de la confiance du public, outre au moins une trentaine de partis des mieux renseignés avec lesquels j'ai entretenu une correspondance plus ou moins suivie, j'ai compulsé diligemment les cent-cinquante et quelques publications qui suivent, dont j'ai vérifié les dires, et qui m'ont fourni la plus grande partie de mes matériaux — sans compter les autres livres que j'ai consultés sans y rien trouver.

- ANONYME.—Statement respecting the Earl of Selkirk's Settlement upon the Red River. Londres, 1817.
- Report of the Proceedings connected with the Disputes between the Earl of Selkirk and the North-West Company. Londres, 1819.
 - Correspondence relative to Complaints of the Inhabitants of the Red River Settlement. Londres, 1849.
 - Report from the Select Committee on the Hudson's Bay Company. Londres, 1849.
 - Papers relative to the Affairs of British Columbia. 4 vols. Londres, 1852-62.
 - Papers relative to Rupert's Land. Londres, 1869.
 - Correspondence relative to the recent Disturbances in the Red River Settlement. Londres, 1870.
 - Dix ans sur la Côte du Pacifique. Québec, 1873.
 - Preliminary Investigation and Trial of Ambrose D. Lépine for the Murder of Thomas Scott. Montreal, 1874.
 - Vingt-cinquième anniversaire de l'épiscopat de S. G. M^r Taché. Montréal, 1875.
 - Historical Sketches of the Catholic Church in Oregon. Portland, 1878.

- Riel, Martyr du Nord-Ouest. Montréal, 1885.
- The Story of Louis Riel, the Rebel Chief. Toronto, 1885.
- La Question Riel, (sans date).
- Polémiques et Documents touchant le Nord-Ouest et l'Exécution de Louis Riel. Montréal, 1886.
- The Gibbet of Regina. New York, 1886.
- Le véritable Riel. Montréal, 1887.
- South Dakota Historical Collections. Aberdeen, 1902.
- The Veterans of the Fur Trade. Prince Albert, 1906.
- BACK** (Cap. George). — Narrative of the Arctic Land Expedition to the Mouth of the Great Fish River. Londres, 1836.
- BANCROFT** (H.-H.). — History of the North-West Coast of America. 2 vols. San Francisco, 1884.
- History of British Columbia. San Francisco, 1890.
- BEADLE** (J.-H.). — Western Wilds. Cincinnati, 1878.
- BEGG** (Alexandre). — The Creation of Manitoba; or a History of the Red River Troubles. Toronto, 1871.
- History of the North-West. 3 vols. Toronto, 1894.
- et **NURSEY** (Walter-R.). — Ten Years in Winnipeg. Winnipeg, 1879.
- (un homonyme). History of British Columbia. Toronto, 1894.
- BELL** (Charles-N.). — Henry's Journal. Winnipeg, 1888.
- BENOÎT** (Dom). — Vie de M^{re} Taché. 2 vols. Montréal, 1904.
- BOLDUC** (Rév. J.-B.-Z.). — Lettre et Journal. Québec, 1843.
- BOULTON** (Major). — Reminiscences of the North-West Rebellions. Toronto, 1886.
- BOUTHILIER-CHAVIGNY** (DE). — A travers le Nord-Ouest canadien. Montréal, 1893.

- BRACKENRIDGE (H.-M.). — Journal of a Voyage up the River Missouri. Baltimore, 1816.
- BROUILLET (Rév. J.-B.-A.). — Authentic Account of the Murder of D^r Whitman. Portland, 1869.
- BRYCE (D^r George). — Manitoba : its Infancy, Growth and Present Condition. Londres, 1882.
- The Remarkable History of the Hudson's Bay Company. Toronto, 1900.
- BUTLER (Gén. sir W.). — The Great Lone Land. Londres, 1872.
- Far out ; Rovings retold. Londres, 1880.
- The Wild North Land. New-York, 1903.
- COX (Ross). — Columbia River. Londres, 1832.
- COZZENS (S.-W.). — The Marvellous Country. Boston, 1873.
- DALL (William-H.). — Travels on the Yukon and in the Yukon Territory. Londres, 1898.
- DAVID (L.-O.). — Monseigneur Alexandre-Antonin Taché. Montréal, 1883.
- DAWSON (D^r G.-M.). — Exploration made in 1887 in the Yukon District. Londres, 1898.
- DAWSON (S.-J.). — Report of the Exploration of the Country between Lake Superior and the Red River Settlement. Toronto, 1859.
- DOBBS (Arthur). — An Account of the Countries adjoining to Hudson's Bay. Londres, 1744.
- DUGAS (Rév. Geo.). — La Première Canadienne au Nord-Ouest. Montréal, 1883.
- Monseigneur Provencher. Montréal, 1889.
- Un Voyageur des Pays d'En Haut. Montréal, 1890.
- L'Ouest Canadien. Montréal, 1896.
- Histoire de la Paroisse de Sainte-Anne des Plaines. Montréal, 1900.
- Histoire véridique des Faits qui ont préparé le Mouvement des Métis à la Rivière-Rouge. Montréal, 1905.
- Histoire de l'Ouest Canadien. Montréal, 1906.
- DUNN (John) — The Oregon Territory. Philadelphia, 1845.

- FARAUD (M^r Henri-J.).—Dix-huit ans chez les sauvages. Bruxelles, 1866.
- FRANCHÈRE (Gabriel).—Narrative of a Voyage to the North-West Coast of America. New-York, 1854.
- FRANKLIN (Sir John).—Journey to the Shores of the Polar Sea. 4 vols. Londres, 1829.
- FRÉMONT (Gén. J.-C.).—Narrative of the Exploring Expedition to the Rocky Mountains in the Year 1842, and to Oregon and North California in the Years 1843-44. Washington, 1845.
- GORDON (Rév. D.-M.).—Mountain and Prairie. Londres, 1880.
- GOSNELL (R.-E.).—Year-Book of British Columbia. Victoria, 1897.
- GOWANLOCK (Th.) et DELANEY (Th.).—Two months in the Camp of Big Bear. Parkdale, 1885.
- GRANT (Rév. D^r R.-G.).—Ocean to Ocean. Londres, 1877.
- GUNN (Hon. Donald) and TUTTLE (Charles-R.).—History of Manitoba. Ottawa, 1880.
- HAMILTON (J.-C.).—The Prairie Province. Toronto, 1876.
- HARGRAVE (J.-J.).—Red River. Montreal, 1871.
- HARMON (D.-W.).—A Journal of Voyages and Travels through the Continent of North America. New-York, 1903.
- HENRY (Alexandre).—Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories. Toronto, 1901.
- HENRY (Alexandre) et THOMPSON (David).—Journal of Travels. 3 vols. New-York, 1897.
- HIGGINS (D.-W.).—The Mystic Spring. Toronto, 1904.
- HILL (Robert-B.).—Manitoba: History of its Early Settlement, Development and Ressources. Toronto, 1890.
- HINES (Rév. Gustave).—Oregon. New-York, 1857.
- HOLMAN (F.-V.)—D^r John McLaughlin, the Father of Oregon. Cleveland, 1907.
- HOOPER (Lieut. W.-H.).—Ten Months among the Tents of the Tuski. Londres, 1853.

- HUYSHE (Capt. G.-L.)—The Red River Expedition. Londres, 1871.
- IRVING (Washington).—Astoria. New-York, 1884.
— Adventures of Captain Bonneville. Londres, 1894.
- JONQUET (Rév. P.-E.)—Monseigneur Grandin. Montréal, 1903.
- KING (D' Richard).—Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean. Londres, 1836.
- LARPEUTEUR (Ch.).—Forty years a Fur Trader. 2 vols. New York, 1898.
- LAUT (A.-C.)—Pathfinders of the West. Toronto, 1904.
- LEGGÉ (A.-O.).—Sunny Manitoba. Londres, 1893.
- LEWIS et CLARKE (Capitaines).—History of the Expedition to the Sources of the Missouri. Toronto, (sans date).
- LINDSAY (Rév. L. St.-G.).—Notre-Dame de la Jeune-Lorette. Montréal, 1900.
- MACBETH (Rév. R.-G.).—The Making of the Canadian West. Toronto, 1905.
- MACFIE (M.).—Vancouver Island and British Columbia. Londres, 1865.
- MACKENZIE (Sir Alexander).—Journal of a Voyage through the North-West Continent of America. 2 vols. Toronto (sans date).
- MASSON (Hon. L.-R.).—Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest. 2 vols. Québec, 1889.
- MAYNE (R.-C.).—Four years in British Columbia and Vancouver Island. Londres, 1862.
- MYRAND (Ernest).—Noëls anciens de la Nouvelle-France. Québec, 1907.
- MCDONALD (Archd.).—Peace River: A Canoe Voyage from Hudson Bay to the Pacific. Ottawa, 1872.
- MCDUGALL (Rév. John).—In the days of the Red River Rebellion. Toronto, 1903.
- MCLEAN (John).—Notes of a Twenty-Five Years' Service in the Hudson's Bay Territory. 2 vols. Londres, 1849.
- MCNAUGHTON (M.).—Overland to Cariboo. Toronto, 1896.

- MILTON (Vicomte) et CHEADLE (D' W. B.).—The North-West Passage by Land. Londres, 1865.
- MORICE (Rév. A.-G.).—The History of the Northern Interior of British Columbia. Toronto, 1904.
- Aux Sources de l'Histoire manitobaine. Québec, 1907.
- MOWRY (W.-A.).—Marcus Whitman and the Early Days of Oregon. New-York, 1901.
- NICOLAY (Rév. C.-G.).—The Oregon Territory. Londres, 1846.
- O'LEARY (P.).—Travels and Experiences in Canada, the Red River Territory and the United States. Londres (sans date).
- OSBORN (E.-B.).—Greater Canada. New York, 1900.
- OUMET (Adolphe) et MONTIGNY (B.-A.-T. DE) — La Vérité sur la Question Métisse. Montréal, 1889.
- PAQUET (E.-T.).—Fragments de l'Histoire de la Paroisse de Saint-Nicolas. Lévis, 1894.
- PARKER (Rév. Samuel).—Journal of an Exploring Tour beyond the Rocky Mountains. Auburn, 1846.
- PARKMAN (Francis).—The California and Oregon Trail. New York (sans date).
- PÉRIODIQUES.—Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec. Québec, 1847-57.
- Missions des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Paris, 1862-1907.
- Les Cloches de Saint-Boniface. Saint-Boniface.
- La Revue Canadienne. Montréal, 1885.
- Le Canadien. Saint-Paul, 1886.
- The Catholic Directory. Milwaukee, 1903.
- Notices Nécrologiques O. M. I. Paris.
- Necrologium O. M. I. pro Anno 1906.
- Personnel O. M. I. Bar-le-Duc, 1907.
- PÉTIOT (Rév. E.).—Traditions Indiennes du Canada nord-ouest. Paris, 1888.
- En route pour la Mer Glaciale. Paris, 1888.
- Quinze Ans sous le Cercle polaire. Paris, 1889.
- Autour du Grand Lac des Esclaves. Paris, 1891.
- Explorations de la Région du Grand Lac des Ours. Paris, 1893.

- PIKE (Warburton).—The Barren Ground of Northern Canada, Londres, 1892.
— Through the Sub-Arctic Forest. Londres, 1906.
- PRUD'HOMME (Juge L.-A.)—L'Elément français au Nord-Ouest. Montréal, 1904.
— L'Honorable Joseph Royal. Ottawa, 1904.
— Pierre Gaultier de Varennes sieur de la Vérendrye. Ottawa, 1905.
— Les Successeurs de la Vérendrye. Ottawa, 1906.
- RICHARDSON (Sir John).—Arctic Searching Expedition. 2 vols. Londres, 1851.
- RIEL (L.).—Poésies religieuses et politiques. Montréal, 1886.
— Les Métis. Montréal, 1886.
- ROSS (A.).—Adventures of the First Settlers on the Oregon or Columbia River. Londres, 1849.
— The Fur Hunters of the Far West. 2 vols. Londres, 1855.
— The Red River Settlement. Londres, 1856.
- RUSSELL (Fr.).—Explorations in the Far North. Cambridge, 1898.
- SCHWATKA (Lieut. Fréd.)—Along Alaska's Great River. New-York, 1885.
- SHEA (J.-G.).—History of the Catholic Missions among the Indian Tribes of the United States. New York, 1855.
- SIMPSON (Alexandre).—The Life and Travels of Thomas Simpson. Londres, 1845.
- SIMPSON (Sir George).—Narrative of a Journey round the World. 2 vols. Londres, 1847.
- SIMPSON (Thomas).—Narrative of the Discoveries on the North Coast of America. Londres, 1843.
- SMET (Rév. P.-J. DE).—Western Missions and Missionaries. New-York (sans date).
- TACHÉ (Mgr A.-A.).—Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique. Montréal, 1866.
— The North-West Difficulty. Londres, 1874.
— La Situation. Montréal, 1886.
— A Page of the History of the Schools in Manitoba. Winnipeg, 1903.

- Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique. Montréal, 1901.
- TACHÉ (J.-C.)—Forestiers et Voyageurs. Montréal, 1884.
- TANGUAY (M^r C.)—Répertoire général du Clergé canadien. Québec, 1868-69.
- Dictionnaire généalogique des Familles canadiennes. 7 vols. Montréal, 1871-90.
- TASSÉ (Joseph).—Les Canadiens de l'Ouest. 2 vols. Montréal, 1878.
- TYRRELL (J.-B.).—A Brief Narrative of the Journeys of David Thompson. Toronto, 1888.
- TYRRELL (J.-W.).—Across the Sub-Arctics of Canada. Toronto, 1897.
- WADE (D' M.-S.).—The Thompson Country. Kamloops, 1907.
- WHITNEY (Caspar).—On Snow-Shoes to the Barren Grounds. Londres, 1896.
- WHYMPER (Fréd.).—Travel and Adventure in the Territory of Alaska. Londres, 1868.
- WIED-NEUWIED (Prince A.-P.-M. DE).—Voyage dans l'Intérieur de l'Amérique du Nord. 3 vols. Paris, 1840-43.
- WILLSON (Beckles).—The Great Company. 2 vols. Toronto, 1900.
- WINDT (H. DE).—Through the Gold-Fields of Alaska to Behring Straits. Londres, 1898.
- WEST (Rév. John).—The Substance of a Journal during a Residence at the Red River Colony. Londres, 1824.

Il va sans dire que toutes ces publications ne m'ont pas été de la même utilité. Certaines ne m'ont fourni que quelques détails sur la vie d'un individu, tandis que j'ai puisé dans d'autres tous les éléments d'un des articles les plus courts. Pour donner un exemple de la manière dont la plupart des biographies de quelque importance ont été pré-

parées, je crois pouvoir citer l'article PAMBRUN, père.

En écrivant ma *History of the Northern Interior of British Columbia*, j'étais déjà tombé sur des documents manuscrits qui se rapportaient à son séjour dans ce qu'on appelait alors (1826) la Nouvelle-Calédonie. Ces lettres et journaux contemporains m'avaient mis au courant de sa position dans ce pays lointain. Une note du juge L.-A. Prud'homme (*L'Elément français au Nord-Ouest*) m'apprit qu'il avait antérieurement résidé au fort Cumberland, et que c'était là qu'il avait pris femme. Puis les *Sketches of the Catholic Church in Oregon* me le montrèrent à la tête du fort Walla-Walla, où son union reçut la consécration de l'Eglise, en même temps que sa femme et ses enfants étaient admis au baptême.

Cet ouvrage anonyme de M^{sr} N. Blanchet place le berceau de notre personnage à Vaudreuil. Mais en consultant le *Dictionnaire généalogique* de M^{sr} Tanguay, je m'aperçois d'une légère inexactitude dans les *Sketches*: élevé à Vaudreuil, Pambrun naquit à l'Islet. Cet important répertoire me fournit en outre la date exacte de sa naissance.

Ensuite, toutes les publications qui lui furent contemporaines nous parlent du rôle qu'il joua lors du conflit sanglant entre les deux compagnies rivales du Nord-Ouest (1816). Par elles j'apprends qu'il était alors au service de la C^{ie} de la Baie d'Hudson, et leur mention de son titre de lieutenant me font faire des recherches d'où je conclus

qu'il avait, en 1812, été à la tête d'une compagnie de Voltigeurs canadiens. Le *Statement respecting the Earl of Selkirk's Settlement upon the Red River* (Londres, 1817) m'apporte ensuite sa déposition sous serment relative à ce qu'il eut alors à souffrir des employés de la C^{ie} du N.-O. Puis le *Report of the Proceedings connected with the Disputes between the Earl of Selkirk and the North West Company*, publié deux ans plus tard dans un intérêt contraire, me révèle d'autres détails concernant le rôle qu'il joua en cette circonstance, et me fait entrevoir la nature de ses relations avec le gouverneur Semple.

J'ai ensuite les explications et appréciations des auteurs modernes, le D^r George Bryce (*The remarkable History of the Hudson's Bay Company et Manitoba, its Infancy, etc.*); Robert-B. Hill, dans son *Manitoba*, et l'abbé Georges Dugas dans *L'Ouest Canadien*, lesquels m'aident à former une opinion correcte de son caractère (1).

Retournant au bassin de la Colombie, je trouve dans les *Adventures of Captain Bonneville*, par Washington Irving, des détails significatifs sur ses rapports avec les Indiens et son zèle pour la religion. Puis le *Journal of an Exploring Tour beyond the Rocky Mountains*, par le Rév. Samuel Parker, m'apprend que sa courtoisie s'étendait aux

(1) Il est quelque peu singulier qu'aucun des premiers historiens du Manitoba, Alexandre Ross, Joseph-James Hargrave, ou même Donald Gunn, n'a rien à dire de Pambrun.

ministres de tous les cultes. Là-dessus m'arrive l'ouvrage admirable de Joseph Tassé, *Les Canadiens de l'Ouest*, qui me confirme ces données, en même temps qu'il me permet par de nouveaux renseignements de combler les vides dans sa biographie.

Enfin une remarque accidentelle de l'ouvrage *Narrative of a Journey round the World*, par sir George Simpson, me le montre comme venant de passer de vie à trépas au moment où l'auteur arrive à son établissement. Par là j'apprends la date et la cause de sa mort, pendant qu'un ami, qui est aujourd'hui l'autorité par excellence sur tout ce qui a trait à l'administration de la C^{ie} de la Baie Baie d'Hudson, me met au courant des avantages pécuniaires dont il jouissait dans la société, et de la manière dont celle-ci traita sa veuve et ses enfants après sa mort.

Telle est la genèse d'un des articles de moyenne importance de mon dictionnaire. Elle représente assez bien l'origine de la plupart des biographies de même étendue. Dans ce cas spécial, peut-être n'eussé-je pas eu besoin de tant de recherches si, de prime abord, j'avais eu à ma disposition les deux volumes de Jos. Tassé, dont l'un contient une notice biographique du même individu. Pourtant je pense qu'il n'y a rien de tel comme de recourir aux sources et de comparer les dires des différents auteurs.

Et puis, sans vouloir déprécier en aucune manière l'excellent ouvrage que je viens de mentionner, je

dois dire que certains détails de la petite monographie en question prêtent à la critique. D'abord, les Porteurs de la Nouvelle-Calédonie ne sont pas appelés ainsi « parce que, n'ayant pas de bêtes de somme, ils transportaient leur bagage sur leurs épaules dans leurs voyages (1) ». Leur nom est dû à la circonstance que, dans cette tribu, les veuves portaient autrefois sur leur dos les ossements calcinés de leurs défunts maris. Les tribus avoisinantes, les Sékanais et les Babines, n'avaient pas plus de bêtes de somme que les Porteurs, et devaient par conséquent recourir au même mode de transportation pour les différents objets du ménage ; mais elles ne connaissaient point la coutume des Porteurs en ce qui regarde les restes de leurs morts.

Ensuite je ne puis guère comprendre l'assertion de l'auteur que Pambrun « quitta Kamloops un matin et vingt-quatre heures plus tard il atteignait le lac Mac-Leod, après avoir franchi une distance de cent cinquante milles (2) ». Le fort McLeod se trouve juste par le 55° degré de latitude et un peu à l'ouest de Kamloops, qui est situé au sud du 51° ; en sorte que, à vol d'oiseau, et sans tenir compte des mille et un obstacles présentés par des montagnes sans nombre et une forêt sans fin, les deux places sont séparées par une distance d'au moins deux cent quatre-vingts milles géographiques. Je sais pertinemment que, même aujourd'hui, un

(1) *Les Canadiens de l'Ouest*, vol. II, p. 304.

(2) *Ibid.*, p. 305.

ballon seul pourrait se rendre de Kamloops au lac McLeod en moins de cinq ou six jours de marche forcée.

L'épisode rapporté pp. 105 et 106 a trait en réalité à deux incidents de nature différente dont j'ai eu les pièces originales entre les mains. Non seulement Wankin (Waccan) ne fut pas tué pendant le séjour de Pambrun au fort Babine (qu'il quitta en 1827), mais il abattit d'un coup de fusil le meurtrier de son frère utérin, et ne mourut lui-même qu'en 1850, à cent trente-cinq milles de ce fort. Et puis ce n'est pas « au mois de juin 1839 » que Pambrun reçut la première visite des prêtres catholiques de l'Orégon ⁽¹⁾, mais le 18 novembre 1838. Enfin Pierre-Chrysologue n'était pas son fils aîné ⁽²⁾. C'était le second de ses enfants, puisque, en 1838, il n'avait que quinze ans contre dix-sept que M^{gr} Blanchet attribue alors à son frère Dominique ⁽³⁾.

Ceci soit dit simplement pour montrer comment les erreurs peuvent se glisser dans les meilleures productions de l'écrivain, surtout lorsque celui-ci n'a pas les moyens d'acquérir, par la comparaison de plusieurs auteurs et la vérification de leurs données au moyen de documents contemporains, une connaissance approfondie de son sujet.

Par la longue liste de mes autorités qui précède,

(1) *Ibid.*, p. 314.

(2) *Ibid.*, p. 319.

(3) *Sketches of the Catholic Church in Oregon*, p. 47.

j'ai déjà indiqué les sources où j'ai puisé pour mes renseignements sur les personnalités qui sont réellement du domaine de l'histoire. Je dois pourtant reconnaître en terminant les obligations toutes spéciales que j'ai contractées envers quelques-uns de ces auteurs. C'est d'abord M. le juge L.-A. Prud'homme, de Saint-Boniface, en ce qui regarde les anciens Canadiens de l'ouest ; M. l'abbé Georges Dugas, pour ce qui est des premiers missionnaires de la Rivière-Rouge ⁽¹⁾ ; Jos. Tassé relativement aux Canadiens des États-Unis, et enfin l'hon. L.-R. Masson, dont la précieuse compilation, *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, est une mine inépuisable pour quiconque veut écrire sur les anciens traiteurs de l'ouest.

Néanmoins, même pour ce qui est des sujets qui se rapportent à leurs spécialités, je n'ai pas voulu m'astreindre aux matériaux qu'ils m'ont fournis, pas plus que je n'ai cru devoir les suivre aveuglément dans toutes leurs assertions. Il n'en est pas moins vrai que leurs œuvres ont singulièrement facilité ma tâche en ce qui regarde l'objet de leurs recherches préférées. A tous et à chacun de ceux qui m'ont aidé à mener à bonne fin ma petite entreprise, j'envoie un chaleureux merci.

A.-G. MORICE, O. M. I.

Kamloops, B. C., le 6 janvier 1908.

(1) Du moins en ce qui regarde leur carrière dans ce pays-là.